

SUE TOWNSEND

DANS LA PEAU DE COVENTRY




CHARLESTON

PAR L'AUTEUR DU BEST-SELLER
LA FEMME QUI DÉCIDA DE PASSER
UNE ANNÉE AU LIT

« La preuve, s'il en est, que Sue Townsend est
l'une des romancières les plus drôles de notre époque. »

The Times

« Il faut d'abord que je vous dise deux choses sur moi : la première, c'est que je suis belle, la deuxième, c'est que, hier, j'ai tué un homme du nom de Gerald Fox. Je suis une femme très ordinaire qui n'a aucun talent particulier, aucune relation influente parmi les membres de sa famille, aucune qualification en quoi que ce soit et aucun revenu. Hier, j'avais un mari et deux enfants adolescents. Aujourd'hui, seule et en fuite, je suis à Londres, sans mon sac à main. »

Fuyant un mari ennuyeux qui voue un amour inconditionnel à ses quatre tortues domestiques, une existence monotone dans le lotissement des Chemins Gris où il ne se passe jamais rien, et surtout la police, Coventry va se découvrir une âme d'aventurière... et de fugitive sans le sou. Tandis que tout le monde la recherche activement, ses tribulations en plein cœur de Londres, aux côtés de personnages tous plus rocambolesques les uns que les autres, vont se révéler bien plus drôles qu'une vie de femme au foyer dans la banlieue anglaise...

DANS CE DERNIER ROMAN, SATIRE DE L'ANGLETERRE
MODERNE ET DE LA GUERRE DES SEXES, SUE TOWNSEND
VA VOUS FAIRE RIRE À PLEINS POUMONS !

© Ben McMillan



Sue Townsend est l'auteur de la série pour jeunes adultes « Adrian Mole », vendue à plus de 8 millions d'exemplaires dans le monde, et de romans pour adultes à succès, dont *La Reine et moi* (Stock) et *La femme qui décida de passer une année au lit* (Charleston). Mère de quatre enfants, aveugle, elle portait sur nos vies un regard d'une extraordinaire lucidité.

ISBN 978-2-36812-047-7



9 782368 112047

www.editionscharleston.fr

Traduit de l'anglais par Fabienne Duvinéau

18 euros

Prix TTC FRANCE

Illustration : © Heather McGraph / Gettyimages

Sue Townsend

Dans la peau de Coventry

Traduit de l'anglais par Fabienne Duvigneau



Titre original : *Rebuilding Coventry*

First published in Great Britain by Methuen London 1988

Published by Mandarin Paperbacks 1991

Published in Penguin Books 2013

Copyright © Sue Townsend, 1988

All rights reserved

L'extrait de la chanson « Wouldn't It Be Lovely », issue de la comédie musicale *My Fair Lady*, est reproduit avec la permission de Chappell and Co Inc, éditeur et propriétaire des droits à travers le monde. Copyright international sécurisé. Tous droits réservés, y compris ceux de la représentation publique. Toute modification ou adaptation de sa composition sans l'accord du propriétaire est une infraction au copyright. Copyright ©1916 by Alan Jay Lerner and Frederick Loewe

Traduit de l'anglais par Fabienne Duvigneau

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2016

17, rue du Regard

75006 Paris – France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-047-7

Dépôt légal : février 2016

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston

1

Hier, j'ai tué un homme

Il faut d'abord que je vous dise deux choses sur moi : la première, c'est que je suis belle, la deuxième, c'est que, hier, j'ai tué un homme du nom de Gerald Fox. Dans les deux cas, il s'agit d'un accident. Mes parents sont laids. Mon père ressemble à une balle de tennis, il est rond et chauve, et ma mère fait penser à une lame de couteau à pain, mince, tranchante, acérée. Je ne les ai jamais appréciés et je soupçonne qu'ils ne m'apprécient pas non plus.

Quant à Gerald Fox, je ne l'ai jamais suffisamment aimé ni haï pour vouloir le tuer.

Mais j'adore mon frère Sidney, et je crois qu'il m'adore aussi. Nous nous moquons ensemble de Balle de Tennis et de Couteau à Pain. Sidney est marié à une femme triste qui s'appelle Ruth. Ruth soupire avant de parler, et ensuite, quand

elle a fini, elle soupire encore. Les soupirs sont ses signes de ponctuation. Sidney est fou d'elle : il trouve sa mélancolie profondément érotique. Ils n'ont pas d'enfants, ils n'en veulent pas. Ruth prétend qu'elle a trop peur du monde et Sidney tient à garder sa petite femme effarouchée rien que pour lui. Ils font l'amour sept fois par semaine – davantage par temps chaud –, et quand ils vont à l'étranger, ils quittent à peine leur chambre d'hôtel. Sidney me raconte presque tout de sa vie conjugale alors que, curieusement, il est très réservé pour ce qui touche à l'argent. Dès que nous abordons le sujet, il frissonne et se dérobe en murmurant : « Non, non. »

Il est directeur commercial pour une enseigne de matériel électrique, dans la ville où nous sommes nés tous les deux, et il est très doué pour vendre des appareils photo, des lecteurs de CD et des téléviseurs couleur portables à des gens qui n'en ont pas les moyens. Sidney a du succès parce que, comme moi, il est beau. Les clients ne résistent pas à son sourire. Ils sont hypnotisés par le brun velouté de ses yeux frangés de cils épais et admirent ses mains pendant qu'ils signent l'offre de financement. Ils ne renâclent même pas quand il leur annonce que le bien de consommation durable qu'ils viennent d'acquérir, et dont ils souhaitent disposer immédiatement, ne leur sera pas livré avant une quinzaine de jours. Ils sont bien trop occupés à écouter sa voix chaude, parfois hésitante, entrecoupée d'accents rauques qui vous vont droit au cœur, et ils quittent le magasin sur un petit nuage. Une femme qui sortait à reculons, en agitant la main pour dire au revoir à Sidney, a été renversée par une moto qui l'a traînée sur dix mètres avant de la lâcher dans le caniveau. Les autres employés se sont précipités à son secours, mais Sidney est resté à l'intérieur pour garder la caisse.

Sidney est quelqu'un de très froid. Il n'a jamais souffert, et la souffrance d'autrui l'agace. Il ne regarde plus le journal télévisé depuis qu'« on ne cesse de vous agresser avec ces images de victimes de la famine ». Je lui ai demandé un jour ce qu'il attendait de la vie. « Rien, a-t-il répondu. Je l'ai déjà. » Il avait trente-deux ans à l'époque. J'ai insisté : « Mais qu'est-ce que tu vas faire jusqu'à ta mort ? » Il a répliqué en riant : « Gagner plus d'argent et acheter plus de choses. » Mon frère est pragmatique à l'excès. Il ne sait pas que j'ai tué un homme hier. Il est en vacances dans une villa en Algarve et ne prend aucun appel.

De toutes les personnes que je connais, Sidney est la seule qui ne sera pas choquée d'apprendre que je suis recherchée par la police. Je suis presque contente qu'il soit dépourvu de principes ; les gens qui n'ont pas de principes sont très rassurants dans les moments de crise.

J'ai un prénom peu courant : Coventry. Mon père était de passage dans la ville de Coventry le jour de ma naissance, il livrait un camion de sable sur un site où avait explosé une bombe. « Heureusement qu'il n'avait pas été envoyé à Giggleswick », répétait ma mère au moins trois fois par semaine. C'est le seul trait d'humour qu'elle a réussi à concevoir de toute sa vie.

Sidney aussi a été baptisé en hommage à une ville : mon père a vu une photo du pont de Sydney dans un magazine et il en est tombé amoureux. Il connaissait son poids, sa longueur, le calendrier des travaux d'entretien et de peinture.

Enfant, j'étais troublée par ces choix irraisonnés. Puis, avec le regard froid de l'adolescence, j'ai vu mon père comme un être d'une médiocrité accablante et dénué de toute imagination.

Dans la peau de Coventry

Naturellement, Sidney et moi avons toujours détesté nos prénoms. J'enviais l'anonymat des Pat, des Susan ou des Ann, et Sidney aurait aimé s'appeler Steve. Tous les hommes que j'ai connus, en fait, auraient aimé s'appeler Steve.

Donc, voilà. J'ai un visage, un corps et un prénom extraordinaires, mais malheureusement, je suis une femme très ordinaire qui n'a aucun talent particulier, aucune relation influente parmi les membres de sa famille, aucune qualification en quoi que ce soit et aucun revenu. Hier, j'avais un mari et deux enfants adolescents. Aujourd'hui, seule et en fuite, je suis à Londres, sans mon sac à main.

2

Une soirée au pub

Coventry Dakin était allée au pub avec ses amies. On était lundi soir. Elle ne s'amusait pas. Derek, son mari, avait élevé la voix avant qu'elle sorte. Il se rendait à la réunion annuelle de la Société des amateurs de tortues et, selon lui, Coventry devait rester à la maison avec les enfants.

« Mais, Derek, ils ont seize et dix-sept ans. Ils sont assez grands pour se débrouiller seuls, avait chuchoté Coventry.

— Et s'ils étaient victimes d'une bande de dangereux voyous entrés par effraction, qui tabasseraient John et violeraient Mary ? » avait répondu Derek, lui aussi à voix basse.

Estimant tous deux qu'il ne fallait pas se disputer devant les enfants, ils s'étaient éclipsés dans la cabane des tortues au fond du jardin.

Dehors, la nuit était noire. Derek détachait les feuilles d'une salade pour les donner à ses tortues adorées. Coventry entendait leurs carapaces se heurter les unes contre les autres tandis qu'elles s'avançaient vers lui.

« Mais aucun voyou dangereux ne traîne dans le coin, Derek.

— Ils ont des voitures, Coventry. Et ils ciblent les propriétés des banlieues riches.

— Mais ici, il n'y a que des logements sociaux.

— On est en train d'acheter la maison, non ? Je te rappelle qu'on est en location-accession à la propriété.

— Comment des voyous en voiture pourraient-ils le savoir ?

— En voyant les portes et les fenêtres de style géorgien que je viens d'installer, évidemment. Mais si tu ne crains pas de laisser John et Mary seuls sans défense, fais comme tu voudras. Va au pub avec tes amies vulgaires. »

Coventry ne prit pas la défense de ses amies : incontestablement, elles étaient vulgaires.

« Je n'aime pas t'imaginer assise dans un pub. » Derek était franchement de mauvaise humeur à présent. Coventry distinguait ses lèvres pincées dans l'obscurité.

« Alors, ne m' imagine pas. Pense plutôt à tes sales tortues visqueuses ! dit-elle, criant presque maintenant.

— Les tortues ne sont pas visqueuses, tu le saurais si tu prenais la peine d'en caresser une. »

Un long silence tomba entre eux, rompu seulement par le bruit des tortues qui déchiquetaient la salade. Pour combler le vide, Coventry lut les noms que Derek avait minutieusement écrits avec de la peinture fluorescente sur chaque carapace : « Ruth », « Naomi », « Jacob » et « Job ».

« Elles ne devraient pas être en train d'hiberner ? » demanda-t-elle.

C'était un sujet épineux. Il avait déjà gelé plusieurs fois, mais Derek repoussait encore le jour fatidique. En vérité, les tortues lui manquaient pendant les longs mois d'hiver.

« Si ça ne t'ennuie pas, c'est moi qui décide du début de leur hibernation », répliqua-t-il. Mais il pensa en son for intérieur : « Il faut que j'aille chercher de la paille demain en sortant du travail. »

Derek était inquiet. À cause d'une succession d'étés désastreux, ses précieuses créatures boudaient leur nourriture. Elles manquaient donc de graisse et risquaient de ne pas survivre à leur séjour hivernal au pays des songes. Il avait tenté de les alimenter de force, puis renoncé en constatant qu'elles manifestaient les signes d'une détresse évidente. Il les pesait tous les jours, notait leur poids respectif dans un petit cahier, et se reprochait de ne pas avoir remarqué cette anorexie plus tôt. Mais comment était-il censé voir à travers leurs épaisses carapaces ? Il n'avait pas une vision à rayon X, n'est-ce pas ?

« Bon, tu m'excuseras, mais... » Derek avait ouvert la porte de la cabane pour signifier à Coventry que sa présence n'était plus souhaitée. Elle s'était glissée dehors en évitant de le frôler, refusant tout contact avec lui, et était rentrée dans la maison après avoir retraversé seule le carré d'herbe humide où les tortues s'ébattaient pendant les mois d'été.

Le pub où Coventry avait retrouvé ses amies s'appelait Chez Astaire. C'était un pub à thème ; le thème étant la figure cinématographique de Fred Astaire. Le designer avait effacé l'ancien nom, Le Cochon Noir, à l'extérieur, et éliminé les solides tables en bois et les bancs confortables à l'intérieur.

Les consommateurs devaient maintenant se serrer autour de guéridons chromés roses, et caler leurs larges fessiers sur de minuscules tabourets en tissu synthétique couleur parme. Le nouveau décor se voulait le reflet d'un night-club d'Hollywood dans les années trente, mais la clientèle s'obstinait à rester simple, dédaignant tous les cocktails qu'elle était invitée à siroter, préférant descendre de grandes pintes de bière.

Des costumes à la Fred Astaire avaient été fournis aux employés. Ils les avaient endossés la première semaine, puis, à bout de nerfs, incapables de supporter plus longtemps les hauts-de-forme, les cols empesés et les queues-de-pie, ils s'étaient rebellés et avaient réintégré leurs tenues habituelles.

Greta, cent kilos, serveuse au Cochon Noir depuis qu'elle avait arrêté l'école, avait démissionné aussitôt après l'encaissement des dernières commandes le soir de la réouverture.

« J'étais vraiment trop cruche avec c'te chapeau, avait-elle déclaré dehors, sur le trottoir.

— J'te le fais pas dire, Greta », avait confirmé un habitué, qui déplorait cependant de ne plus pouvoir plonger le regard dans sa généreuse poitrine.

Il fallut cinq bonnes minutes à Derek pour installer Ruth, Naomi, Jacob et Job pour la nuit, et encore un moment avant qu'il n'ait terminé de verrouiller les fenêtres et la porte de la cabane. Les tortues étaient devenues des animaux rares et prisés, et leur vol de plus en plus répandu en Angleterre. Derek ne voulait prendre aucun risque. Que ferait-il si on lui arrachait ses quatre trésors ? Outre le fait qu'il les adorait, il ne trouverait jamais l'argent suffisant pour renouveler son stock. En rentrant dans la maison, il s'aperçut que Coventry lui avait désobéi et était partie au pub.

« Je dois absolument sortir, désolé, mais c'est la grande réunion annuelle », expliqua-t-il à ses enfants, qui lui témoignèrent la plus parfaite indifférence. Ça va aller, tous les deux ?

— Évidemment », fut la réponse.

Une fois la porte de style géorgien refermée derrière Derek, les enfants filèrent à la réserve de leur père, ouvrirent une bouteille de vin de bureau et prirent place confortablement, un verre à la main, devant *Vils Désirs*, une vidéo semi-porno.

Coventry était mal à l'aise au souvenir de sa dispute avec Derek. D'autant plus qu'un flottement venait de s'installer dans la conversation. Pour remplir le blanc, elle sortit la première chose qui lui passait par la tête.

« Quel âge avait Jésus quand il est mort ? demanda-t-elle.

— Arrête ! grogna Greta avec sa voix de femme qui fume trois paquets de cigarettes par jour. Je suis là pour m'amuser, pas pour écouter des bondieuseries ! »

Coventry rougit, puis s'efforça de ne pas rougir. Elle avait lu le jour même qu'avec des pensées positives, on pouvait amener son corps à faire tout ce qu'on voulait.

« Il n'est pas mort, il a été assassiné, corrigea Maureen, qui était très mince et attachait beaucoup d'importance aux détails.

— Il avait trente-trois ans », déclara Greta d'un ton hargneux. Elle ferma son sac à main pour signifier que le sujet était clos.

Coventry regarda Greta et songea que c'était une brute. Elle se la représenta, grosse et flasque, dans une tenue de skinhead, au lieu du pantalon en polyester qu'elle n'avait

même pas pris la peine de changer pour sortir. L'image fit venir un sourire sur ses lèvres. Adossé au bar, un homme poilu aux joues encadrées par des favoris lui sourit en retour. Coventry détourna aussitôt les yeux et feignit de chercher quelque chose dans son sac.

Maureen partit d'un petit rire. « Hé, on dirait que Cov a un ticket avec le gars en salopette, là-bas. »

Greta alluma une cigarette et rejeta un nuage de fumée grise. « C'est Norman Parker. Il est accro au jeu et j'ai jamais vu quelqu'un qui pue des pieds autant que lui. Méfie-toi, Cov. »

Les trois femmes contemplèrent les pieds de Norman Parker, dissimulés par de grosses chaussures de chantier. Se voyant observé, Norman s'écria : « Vous me reconnaîtriez pas quand je suis propre et pomponné. Cecil Parkinson¹, il valait pas mieux que moi. »

Mr Patel, le propriétaire, leva les yeux du micro-ondes où de mystérieux rayons réchauffaient la tourte à la viande pour le dîner de Norman. Il n'aimait pas qu'on élève la voix dans son pub. L'expérience lui avait appris que lorsque le ton montait, il finissait en général par appeler la police avant de s'enfermer dans la réserve avec la caisse.

Gerald Fox entra en trombe et regarda autour de lui d'un air important, comme s'il allait annoncer que la guerre avait éclaté. « Mettez-moi donc un friand à la saucisse dans c'te micro-ondes, Abdul ! » lança-t-il.

Mr Patel grommela dans sa barbe en ravalant son amer-tume. Il détestait qu'on l'appelle Abdul. Ce type-là ne

1. Homme politique britannique contraint de démissionner en 1983 après le scandale qui révéla la grossesse de sa maîtresse. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

pouvait donc pas apprendre à prononcer son nom correctement ? Avait-il la langue empêtrée au point que « Parvez » était trop difficile pour lui ?

« Vous désirez autre chose, Mr Fox ? s'enquit Mr Patel.

— Ben, tant qu'on y est, Abdul, j'aimerais bien passer une nuit avec votre bonne femme. À ce qu'on dit, c'est une chaude... » Gerald lâcha un long rire gras, et Norman Parker l'imita pour se montrer sociable.

Mais Mr Patel ne souriait pas. « Vous avez mal compris, Mr Fox. On a dû vous dire qu'elle venait d'un pays où l'on est habitué à avoir chaud... En effet, elle est originaire de Goa, au sud-ouest de l'Inde. »

Le tintement du micro-ondes le rappela à son devoir. Coventry applaudit en riant et lui glissa un coup d'œil complice. Gerald pivota vers elle. « Tiens, mais c'est Coventry Tittie¹ ! s'exclama-t-il. Pardon, je veux dire Coventry City. » À nouveau, Norman Parker s'esclaffa pour l'accompagner, offrant le spectacle de sa bouche ouverte remplie d'une bouillie de tourte à la viande.

« On va ailleurs, les filles ? dit Maureen.

— Pourquoi c'est nous qui bougerait ? rétorqua Greta. On était là avant. » Puis elle lança à Gerald Fox : « À vot' place, j'ouvrirais pas trop le bec. Ça ressemble au chantier du tunnel sous la Manche là-dedans. »

Norman Parker, toujours accommodant, lâcha un bon rire. Gerald se retourna, but une grosse gorgée de bière et gronda d'un ton menaçant : « Non mais dites donc, Greta... »

Coventry était encore rouge jusqu'à la racine de ses cheveux, naturellement blonds, à cause de la boutade de Gerald

1. Jeu de mots : *Tittie* signifie « nichon ».

Fox. Elle croisa les bras sur sa poitrine, comme elle l'avait fait des centaines de fois depuis que le premier garçon avait crié « Coventry Tittie ! » dans la rue, vingt-sept ans auparavant.

Norman et Gerald discutaient, debout au comptoir, en comparant avec force vantardises et affabulations l'argent qu'ils gagnaient, leur force physique et leurs conquêtes féminines. C'est alors que Gerald mentit et raconta à Norman que Coventry était sa maîtresse depuis plus d'un an. Il développa : « Je la vois le lundi, le mercredi et le samedi, mais le reste du temps, on fait semblant de ne pas s'apprécier.

— Elle est bonne comédienne, déclara Norman. Franchement, je croyais qu'elle vous détestait. »

Gerald baissa la voix. « Elle est folle de moi. Elle voudrait que je plaque ma bourgeoise, mais je lui ai répondu – tenez, c'était pas plus tard que mercredi..., j'y ai dit : "Coventry, ne me demande pas de quitter mes gosses ; ça me tuerait". »

Norman Parker hocha la tête d'un air compatissant. Lui-même avait quitté ses gosses deux ans plus tôt, et pendant un bref instant, envahi par une bouffée de nostalgie largement due à l'alcool, il le regretta.

« J'habite en face de chez elle, vous savez, reprit Gerald. C'est pratique... ça économise de l'essence. »

Norman comprenait bien cet aspect de la question. Ses propres infidélités conjugales l'amenaient à sillonner le district, et la plage arrière de sa voiture était constamment jonchée de menus cadeaux offerts par les stations-service.

Greta se leva et s'approcha du comptoir. Elle regarda Mr Patel ôter le film plastique qui enveloppait un friand à la saucisse et déposer l'objet, rose et brun, sur une assiette en carton pour satisfaire l'appétit dévorant de Gerald. Elle avait l'intention de dire quelque chose, elle ne savait pas

encore quoi, ni à qui, mais elle réussirait bien à créer un petit drame à partir de l'ambiance tendue qui régnait ici. Greta avait besoin de drame dans sa vie, c'était son oxygène. Sinon, elle se flétrissait et perdait toute substance. C'était une femme forte qui se nourrissait d'émotions fortes. Elle se sentait née pour chanter *La Traviata*, mais semblait condamnée à demeurer une voix anonyme dans la chorale de son quartier. Elle choisit de s'attaquer à Norman Parker.

« À ce qu'y paraît, votre ex-femme s'en sort bien, dit-elle. Sous-directrice chez Tesco, rien que ça... »

Norman serra les dents et crispa les orteils dans ses gros souliers. « Faut qu'ils soient dans la panade pour lui refiler un job pareil », marmonna-t-il. Il termina sa bière, cherchant quelque chose à ajouter, mais ne trouva rien.

Gerald vint à son aide. « Tout le monde sait comment elle l'a eue, sa promo.

— Comment ? demanda Norman naïvement.

— Couchée sur le dos, bien sûr. »

Ayant ainsi manifesté son soutien, Gerald guetta un remerciement dans les yeux de Norman, mais celui regardait ailleurs.

Greta commanda deux vodkas orange pour Maureen et elle et un porto citron pour Coventry. Mr Patel s'affaira du côté des bouteilles en essayant de passer inaperçu. Il pensait : « Moi, je tuerais celui qui insulterait ma femme, ou mon ex-femme. Je le découperais en petits morceaux et je le donnerais à manger au gros poisson rouge qui nage dans le bassin d'ornement à l'entrée du restaurant de mon beau-frère. »

Norman se retourna, la mine sombre. « Comment vous savez ça, vous ? »

Gerald eut un rire cynique. « Norman, tout le monde le sait. C'est pas pour rien qu'on l'appelle "le Grand Canyon". »

Norman connaissait assez mal la géographie, mais il perçut l'énormité de l'insulte et envoya un coup dans le bras de Gerald Fox.

Le doigt de Mr Patel composait déjà les premiers chiffres du numéro de la police. Coventry voulut partir et se leva, mais Greta l'obligea à se rasseoir. « Finis ton verre. Le porto, c'est comme l'argent, ça ne pousse pas dans les arbres, figure-toi. »

Coventry obéit. Elle pensa : « Si, justement. Ça pousse dans les arbres... au début. »

Maureen, qui était fan de lutte sportive, criait pour encourager Norman tandis que celui-ci martelait de ses poings les épaules de Gerald. Gerald tentait de calmer la fierté outragée de Norman (et d'éviter une fin précoce à son costume) en répétant : « C'était une blague, Norman, c'était une blague. » Mais ses efforts pour raisonner Norman devinrent plus difficiles lorsqu'il reçut son poing dans le cou. Il fut donc obligé de riposter. Les deux hommes étaient de taille et de poids comparables, et ils se battaient encore quand deux policiers boutonneux entrèrent dans le pub, tenant leur casque à pointe sous le bras comme un ballon de rugby.

Greta reprit place sur son tabouret, comblée. Il n'y avait pas de sang, mais une arrestation était fort possible, suivie d'un procès où elle comparaitrait en tant que témoin principal. Elle porterait son tailleur noir et blanc à motif pied-de-poule. Cela ferait un joli contraste avec les boiseries sombres de la salle d'audience.

Le policier le plus boutonneux s'interposa entre Gerald et Norman, tous deux soulagés par l'intervention d'une plus haute autorité qui leur évitait de devoir mettre fin eux-mêmes à la bagarre. Coventry se leva à nouveau pour partir,

mais le policier le moins boutonneux dit : « Restez assise, madame, jusqu'à ce que nous en ayons terminé.

— Mais je n'ai rien à voir avec cette histoire », protesta Coventry.

Norman s'écria : « Oh si, espèce de sale menteuse... vous êtes la maîtresse de Gerald Fox depuis un an. »

Bien qu'ils n'aient pas encore été mentionnés – puisque sans importance jusqu'à présent –, il y avait d'autres consommateurs chez Astaire ce soir-là, et ils entendirent distinctement l'accusation de Norman. Trente pour cent d'entre eux, préoccupés par des soucis personnels, n'enregistrèrent pas l'information. Mais soixante-dix pour cent, non seulement l'enregistrèrent, mais s'en réjouirent et la colportèrent autour d'eux. Bientôt, tout le lotissement des Chemins Gris sut que Coventry Dakin et Gerald Fox avaient une liaison et qu'ils s'étaient disputés au pub – quel gâchis, vous vous rendez compte ? Elle qui avait deux enfants et un mari respectable, et lui, quatre petites filles adorables et une femme aux nerfs si fragiles qu'elle ne supportait pas de regarder des films d'horreur à la télévision.

Greta était déçue. Mr Patel ne voulait pas porter plainte afin de ne pas nuire à la réputation de son établissement. Les jeunes policiers adressèrent des remontrances de pure forme à Norman et à Gerald, en usant de maintes obscénités pour prouver qu'ils étaient des hommes comme tout le monde, puis se retirèrent après avoir refusé les friands à la saucisse offerts par la maison. Dans la voiture, ils parlèrent de Coventry Dakin et décrétèrent que Gerald Fox avait bien de la chance. Du fait de leurs horaires tardifs, ils n'avaient pas une grande expérience des femmes et attendaient avec impatience d'être transférés aux Mœurs.

3

Je quitte ma ville natale

Mercredi après-midi, alors que j'étais en train de nettoyer ma cheminée, je me suis précipitée dans la rue, j'ai ouvert la porte de la maison d'en face, j'ai attrapé le premier objet qui me tombait sous la main, une figurine Action Man, et je l'ai abattue sur la nuque épaisse de Gerald Fox.

Fox a immédiatement ôté les mains qu'il serrait autour du cou de sa femme et s'est écroulé, raide mort. Le torse articulé du soldat Action Man a tourné sur lui-même pendant quelques secondes, puis n'a plus bougé. J'ai jeté le vaillant combattant sur le tapis, où il s'est figé dans une position théâtrale, les deux mains levées. Un filet de sang s'échappait de l'oreille gauche de Gerald Fox.

Les enfants sont ressortis de derrière un vieux canapé pour se presser autour de leur mère. J'ai aussitôt quitté la maison

et suis partie en courant. Je portais ma tenue spéciale nettoyage de cheminée, j'étais couverte de suie, et je n'avais pas mon sac à main avec moi.

Je me suis enfuie par les voies réservées aux piétons, franchissant des passerelles, plongeant dans des passages souterrains. Je grandissais ou rapetissais selon la taille des bâtiments autour de moi : minuscule entre les barres d'immeubles, immense à côté des petits bungalows pour retraités. J'ai longé les devantures condamnées et les portes barrées du centre commercial de Bluebell Wood. Je suis passée devant l'église St. Osmond, avec ses contreforts en béton et son clocher en acier, où j'ai assisté à cinq mariages qui ont mal tourné, et j'ai débouché dans Barn Owl Road, l'artère principale qui mène au centre-ville.

Je me suis arrêtée pour reprendre mon souffle près d'une maison au salon illuminé comme le Madison Square Garden. Les cinq membres de la famille étaient assis sur un canapé et deux fauteuils, chacun avec une assiette fumante sur les genoux. Le sel, le poivre et le ketchup étaient posés sur l'accoudoir du canapé. Tous les yeux fixaient la télévision, les bouches mâchaient distraitemment, personne ne parlait. J'ai trouvé étonnant qu'ils offrent ainsi aux passants le spectacle de leur intimité.

Là-bas, dans ma cuisine déserte, la table était mise, avec la nappe du mercredi et quatre assiettes. Un service à condiments trônait exactement au milieu. Quatre chaises attendaient devant chaque place, Papa Ours, Maman Ours, deux adolescents Ours. Mais ce soir, Maman Ours serait absente.

Les familles ont quelque chose de très émouvant dans leur fragilité. Les liens du sang sont si facilement rompus.

Tandis que je courais sur le trottoir, au bord de l'avenue où se pressaient les voitures à l'heure de pointe, j'ai cru voir

mon mari qui me regardait du haut d'un autobus pris dans la circulation. Mais c'était peut-être un homme qui lui ressemblait, du même âge, avec une mine sinistre lui aussi et un chapeau trop grand pour sa tête. J'étais seule, ou presque, à remonter le courant de la marée humaine qui retournait en banlieue. Qui d'autre partirait vers le centre-ville à six heures du soir, hormis les agents de surface employés dans les bureaux et les meurtrières en cavale ?

Je courais parce que j'ai très peur de la police. Comme certains sont terrifiés par les serpents, les araignées, les ascenseurs ou les avions, moi, j'évite les policiers. Quand j'étais petite, je faisais des cauchemars en noir et blanc dans lesquels m'apparaissait un policier solitaire arpentant une rue ensoleillée. Cette appréhension irrationnelle est la faute de mes parents. (Même si, bien sûr, compte tenu des circonstances, j'avais à présent toutes les raisons d'être effrayée.)

J'avais maintenant atteint la périphérie de la ville et j'approchais de l'hôpital en brique rouge où j'avais hurlé en donnant naissance à mon fils, au point de m'éclater un vaisseau dans l'œil. Derrière la haute cheminée de l'incinérateur se trouvait l'ancienne usine de bonneterie, reconverte en lycée, où ce même fils se préparait un avenir meilleur.

Courant toujours, je suis arrivée à l'aire de jeux où, des années auparavant, je restais sur les balançoires pendant que ma mère se rendait à une consultation dans un service ou un autre. « Ça me fait sortir de la maison », expliquait-elle, une fois de retour, en rangeant dans le tiroir les dessous qu'elle portait pour ces grandes occasions.

Les balançoires en bois avaient été remplacées par des modèles en plastique. Je me suis assise sur l'une d'elles en essayant de calmer ma respiration. Par automatisme, j'ai

repoussé le sol sous mes pieds et j'ai commencé à me balancer, de plus en plus haut. L'air de la nuit s'engouffrait dans mes cheveux. Je me suis mise debout sur le siège et, depuis cette hauteur, j'ai aperçu l'horloge de la gare. J'ai alors décidé de prendre un train, n'importe lequel. Le premier qui passerait. J'irais n'importe où, du moment que c'était ailleurs. Loin des policiers qui enquêteraient sur la mort violente de Gerald Fox.

J'ai sauté de la balançoire et je suis partie à petites foulées vers la gare. En chemin, j'ai longé des bâtiments qui n'existaient plus que dans mon souvenir. Un théâtre où j'avais vu Cendrillon arriver au bal dans un carrosse orné de guirlandes qui clignotaient, tiré par quatre poneys Shetland coiffés de plumes. Un hôtel dont le bar au sous-sol accueillait, dans une lumière rose tamisée, une clientèle de jeunes hommes qui se poudraient le nez, servis par un barman juché sur des talons hauts. Un salon de thé où de vieilles dames s'asseyaient pour poser leurs sacs de courses et souffler un peu avant de gagner l'arrêt de bus. Un pub qui s'appelait Le Cygne Blanc, devant lequel, petite, je m'étais sentie ivre rien qu'en respirant l'air chargé de bière qui s'échappait chaque fois que la porte s'ouvrait. Une boulangerie où la propriétaire glaçait des gâteaux à étages derrière la vitrine, à la fois fière de montrer son talent et recevant avec modestie les compliments du petit attroupement qui se formait toujours sur le trottoir pour la regarder. Une animalerie où les chiots sautillaient dans des cages trop exiguës. Un garage avec deux pompes à essence sur le trottoir, où, après la pluie, surgissaient des couleurs extravagantes que nul adulte, nulle logique ne pouvait expliquer. La quincaillerie dont les bouilloires, les tasses émaillées, les calendriers et mille autres objets suspendus à

l'extérieur tintaient et bringuebalaient à la moindre brise. Le club fréquenté par de gros buveurs en costumes tape-à-l'œil qui en émergeaient à quatre heures de l'après-midi, clignant des yeux dans la lumière.

Plus rien. Disparus. Rasés. Des gravats embarqués à l'arrière de camions que personne ne pouvait arrêter, parce qu'on ignorait la procédure et que, de toute façon, on était fasciné par le mot « progrès ». Une route était maintenant en construction. Cette même route qui encerclait la ville, pourfendait la rivière et les parcs, obligeant les piétons à cheminer dans des passages souterrains aux odeurs nauséabondes, sous l'œil peu rassurant de caméras de surveillance.

Parvenue au sommet de la colline qui domine la gare, j'ai contemplé la petite ville en contrebas. Les flèches des églises abandonnées se hérissaient vers le ciel. Sur ma gauche, il y avait un Sandwich Center, sur ma droite, un Destock Center, derrière moi, un Taxi Center. Trois panneaux du même plastique orange fluorescent, avec des lettres noires comme tracées par une main éméchée. Je me suis approchée de la devanture du Taxi Center. Un homme aux traits fatigués, assis derrière un comptoir, parlait dans un micro. Au-dessus de lui, une affiche multicolore rédigée au feutre indiquait :

Avis aux passagers

1. Interdiction de manger un fish and chips dans les taxis (ni aucun repas chaud).
2. Interdiction de cracher dans les taxis.
3. Interdiction de se battre dans les taxis.
4. Interdiction de vomir dans les taxis (sinon, 5 livres de frais + nettoyage. Supplément 10 livres le week-end).

5. Après minuit, acompte de 2 livres à donner au chauffeur avant le début de la course.

6. On monte à ses risques et périls !

7. Tous ceux qui sortiront du taxi sans avoir réglé la totalité de la course seront retrouvés et traités comme il se doit.

L'avis numéro sept m'a effrayée, parce que j'envisageais de ne pas payer le train en sautant les barrières, si nécessaire. Mais une fois dans la gare, j'ai vu que l'aménagement intérieur avait été modernisé. Finis les tourniquets. La société ferroviaire avait aimablement supprimé cet obstacle à ma fuite et pratiquait à présent une politique de « libre circulation ». N'importe qui pouvait accéder aux quais.

Sur la passerelle de bois qui traverse les voies ferrées, j'ai entendu les haut-parleurs annoncer que le train de 18 h 23 en provenance de Nottingham allait entrer en gare voie 3 et serait sans arrêt jusqu'à Londres St. Pancras. Les premières classes étaient localisées à l'avant, les deuxièmes à l'arrière. Et la voiture-bar, pour satisfaire tout le monde, se logeait entre les deux.

Des voyageurs en règle sortirent du buffet situé au milieu de la voie 3, la panse lestée par un sandwich au bacon « p'tite faim ». Je suis montée dans le train et suis restée debout dans le couloir, puis j'ai menti au gentil contrôleur qui réclamait de voir mon titre de transport.

« Mon mari travaille à Londres. On vient de m'appeler pour me dire qu'il a été écrasé sous un tas de briques. »

Je pleurais maintenant, de vraies larmes de détresse. Le contrôleur a essuyé mon visage couvert de suie avec une serviette en papier de British Rail. « Je vais juste prendre votre adresse, a-t-il dit, et on n'en parle plus. » Entre deux hoquets,

j'ai encore menti et j'ai donné l'adresse du genre de maison que j'aurais toujours aimé avoir :

« Les Roses Trémières »

Villa des Fleurs

Petit-Bourg

Derbyshire

Il l'a notée. Puis il m'a entraînée vers la voiture-bar, et j'ai saisi au passage des bribes de conversation. « Pauvre femme... mari écrasé par des briques... soins intensifs... ramonage de cheminée. »

J'ai arrêté de pleurer quand une femme en salopette a posé un grand gobelet de thé glacé devant moi. « Allez, ne vous faites pas trop de bile, a-t-elle déclaré. Mon mari a été empalé par un tuyau de radiateur, y a de ça quelques années, mais maintenant, il joue au billard toutes les semaines. »

« Avec ou sans le tuyau ? » me suis-je demandé, et j'ai ri.

La femme a jeté un coup d'œil d'inquiet autour d'elle. « Vous feriez mieux de venir dans la cuisine... »

J'ai passé tout le voyage à sangloter, assise sur une caisse retournée, pendant que les employés de la voiture-bar s'activaient – au service, au gril, au micro-ondes – et se chamaillaient dans le petit espace chaud et confiné. Pour leur faire plaisir, j'ai avalé deux aspirines avec une mignonnnette de brandy.

Le soir tombait quand je suis descendue du train à la gare de St. Pancras. J'ai trébuché et je suis tombée. Étendue à plat dos sur le quai, j'ai vu le ciel nocturne de Londres à travers la haute verrière du toit. Je le contemplerais bien des fois par la suite. Des mains attentionnées m'ont relevée mais je n'ai pas pris le temps de les remercier. Je courais déjà.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Dans la peau de Coventry
Sue Townsend



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON